

# René Merle, À propos de la mémoire communiste marseillaise (2002)

jeudi 14 octobre 2010.

## - René Merle, À propos de la mémoire communiste marseillaise

Le site de *Mémoires vivantes* vient de publier, à partir d'un enregistrement au magnétophone, mon intervention à la soirée que cette association avait organisée, en collaboration avec les Vétérans du Parti Communiste, au lendemain de la secousse électorale d'avril 2002. Cette intervention n'avait pas pour visée une publication sous cette forme, elle porte tous les caractères de l'oralité, voire de l'improvisation, et ne méritait donc pas le passage à l'écrit dans cette forme. On en trouvera le texte à :

<http://memoiresvivantes.com/projets...>

► Pourquoi alors la publier à nouveau ici ? Tout simplement parce que le texte ne m'a pas été soumis avant publication, et que bien des lecteurs se sont ouverts à moi de leur étonnement devant ce qui pouvait apparaître comme un manque de sérieux orthographique et historique de ma part. Je me permets donc de le donner, dans sa spontanéité respectée de l'oralité, mais en rectifiant des formulations mal comprises, en corrigeant son orthographe, et notamment celle des noms propres mal notés qui ont fait douter les lecteurs de mon sérieux historique. Sur le même propos, on consultera :

- René Merle - Marseille propre ? Un regard sur le rôle du mouvement ouvrier (Conférence)

R.Merle, 14 octobre 2010

D'abord, un grand salut aux vétérans du parti, parce que c'est pas facile d'être un vétéran du Parti Communiste après tout ce qui s'est passé depuis de nombreuses années. On confronte toujours son idéal aux réussites et aux échecs de cet idéal. Si apparemment c'est un champ de ruines, en fait, vous le savez et votre action continue à le prouver il y a la longue durée historique et il y a les accidents historiques. Et l'optimisme doit toujours l'emporter sur le pessimisme dans ces circonstances-là. C'est pour cela que je suis venu, je suis venu en tant que professeur d'histoire, en tant qu'historien et je suis venu aussi en tant que motivé pour assurer une continuité. Quel que soit le nom que nous donnons à l'entreprise, une continuité communiste. Voilà. Donc nous sommes réunis aujourd'hui pour évoquer un pan capital de l'Histoire de Marseille dans le droit fil de l'interrogation, de l'invitation : l'Histoire ne vaut d'être racontée que si elle sert les combats d'aujourd'hui. Comme dans les années 30, celle de l'Occupation et de la Libération, Marseille et son peuple seront-ils au rendez-vous de l'Histoire ?

Et c'est la vraie question, parce que l'Histoire de Marseille, c'est votre Histoire, mais c'est notre Histoire. Quand je dis nôtre, j'entends l'Histoire de tous les Français et même au-delà, vu le rôle international de cette cité.

Cette histoire-là, sur le long terme de deux siècles passés, particulièrement sur le long terme du XXème siècle, cette histoire, ça a été un véritable laboratoire politique et social. Il s'est passé à Marseille des événements, des confluences, des affrontements, etc., qui annonçaient ce qui allait se passer en France quelques mois, quelques années ensuite. Et, c'est pour cela que l'expression "laboratoire" a été souvent employée à bon escient : Marseille a été un véritable laboratoire du mouvement politique et social français, donc toute notre question est de savoir si aujourd'hui encore, Marseille et sa

région seront à nouveau un laboratoire de ce que nous espérons être l'affirmation et la renaissance d'un mouvement communiste. Mouvement communiste, étant entendu qu'un mouvement n'a aucun sens, en lui-même, par lui-même, pour lui-même. Il n'a de sens que dans la mesure où il peut être utile, où il peut servir, où il peut accoucher d'une société, où il peut la libérer des problèmes, où il peut aller dans le sens du refus de l'exploitation. Donc aujourd'hui la question qui est posée en rapport à ce passé à la fois très ancien et très récent c'est de savoir à quel type de responsabilités doit s'affronter le mouvement communiste actuel, ici et sur le plan général. Ce n'est évidemment pas à moi de répondre en tant que professeur d'histoire mais c'est à vous militants, c'est à vous dirigeants d'apporter ces réponses-là. Moi, aujourd'hui je ne peux qu'apporter quelques éléments de réflexion à la discussion.

Sur la période que nous étudions, tout à l'heure, Coppola faisait remarquer à juste titre le manque de documents conservés par le mouvement ouvrier sur cette période. Cette période, elle est connue par quoi ? Elle nous est connue par le souvenir des militants mais qui malheureusement s'efface. Peu d'entre vous, les plus âgés d'entre vous ont connu une toute petite partie de cette période. Sinon, nous travaillons sur les archives, or les archives, la plupart du temps ce sont les archives de police c'est-à-dire des archives qui mettent l'accent sur la division, sur les affrontements, sur les informateurs, bref on a une vision qui est tout à fait faussée. Il faut regretter que trop d'historiens travaillent sur archives sans appréhender le contenu humain [1].

Tout à l'heure, Claude Barsotti me faisait remarquer quelque chose de fondamental sur Marseille, par exemple, qui est la masse de travailleurs qui se considèrent effectivement comme militants parce qu'ils agissent, mais qui ne sont pas encartés. Une espèce de mentalité, je dirais au bon sens du mot, anarcho-communiste, qui fait que quand il faut y aller, ils y vont. D'où ces énormes manifestations dont la ville est coutumière, tous les dix ans à peu près, cent mille personnes, autant qu'à Paris. Enormes manifestations semblant surgir pour l'historien d'un néant de militantisme, nous le verrons tout à l'heure dans les années 30 où il y a quelques poignées de militants communistes à Marseille et "tout d'un coup", je mets des guillemets, la Canebière se remplit d'un bout à l'autre. Ça, l'historien ne peut pas l'appréhender à travers les archives et c'est tout l'intérêt de ce qu'a fait *Mémoires Vivantes*, que d'avoir essayé avec succès de capitaliser tout cela et de le faire passer aux jeunes. Parce qu'un des gros problèmes de l'historien par ailleurs militant, (si vous voulez par exemple, les historiens de la Résistance), c'est d'être confronté en permanence à ce souci, c'est de faire passer ce capital historique aux plus jeunes générations, c'est d'assurer une continuité du souvenir qui ne soit pas un souvenir purement patrimonial, souvenir pour se souvenir, mais qui soit un souvenir de responsabilisation et un souvenir mobilisateur.

Donc c'est ce que nous allons essayer de faire très rapidement. Au préalable, si le Marseille des années 20, des années 30 n'est pas le Marseille d'aujourd'hui, il y a des continuités évidentes, il y a des continuités géographiques, et des continuités sociologiques, puisque la ville a été et demeure une ville populaire, prolétarienne. Mais il y a des mutations énormes, tant au plan de l'habitant, qu'au plan de la sociologie, qu'au plan des comportements, qu'au plan des mentalités, qu'au plan de l'émigration, etc. Donc, ne cherchons pas de parallèles faciles, essayons simplement de savoir ce qui s'est passé et voir dans quelles mesures nous pouvons avancer une réflexion, une réflexion qui je le répète est brûlante, car elle touche au plus près de ce qui est en train de se passer aujourd'hui.

C'est la fin de quelque chose, mais nous espérons aussi que c'est le début de quelque chose d'autre c'est-à-dire que si une page se tourne, ce n'est pas la dernière page, loin de là. Alors, je n'entre pas dans le détail, je ne vous assène pas un cours d'histoire

méticuleux sur Marseille ou sur le mouvement ouvrier marseillais, si vous voulez, dans la discussion on rentrera dans les noms, dans les détails, dans les dates. Je me borne ici à quelques grandes idées pour ne pas dépasser le cadre de la petite demi-heure qui m'est impartie pour ouvrir cette journée.

Marseille est une ville ouvrière, une ville de petite et moyenne industrie, mais une ville profondément ouvrière, artisanale aussi mais essentiellement ouvrière. Cette activité a été orientée, vous le savez, par l'orientation portuaire et elle s'est étendue tout autour du port d'une façon spécifique, qui n'est pas celle de Lyon, ou celle de Paris. C'est cet éclatement en quartiers qui a fait que la ville a conservé une originalité tout à fait particulière : on est Marseillais, mais on est de Saint Louis, de Saint Antoine, de l'Estaque, etc. Et on ne peut pas comprendre ce qu'a été le mouvement ouvrier marseillais si on ne le relie pas à ça.

Depuis les années 1850-1860, Marseille est, je le répète, un laboratoire du mouvement ouvrier français. C'est un des laboratoires, en particulier, du mouvement socialiste, c'est une des villes qui se dote parmi les premières d'une municipalité socialiste en 1892 et de députés socialistes en 1893. Et cet engouement, on peut véritablement parler d'engouement pour le socialisme, c'est un engouement qui a une finalité au bon sens du mot extrêmement utilitaire, il faut vivre au mieux. Donc, se donner une municipalité socialiste, c'est se donner les moyens de vivre au mieux au quartier. Ce dont on parlait tout à l'heure à propos du tout à l'égout c'est que les différentes municipalités socialistes de Marseille ont essayé de faire en améliorant le cadre de vie des petites gens. Donc, ce n'est pas dans l'entreprise, ce n'est pas à l'usine que le militarisme va s'implanter. Le socialisme marseillais s'implante dans la vie du quartier et dans ce réseau extrêmement important et nourri de sociétés, d'associations, etc, qui sont les relais entre le mouvement socialiste et la population. Vous connaissez tous, par exemple l'importance historique des *Amis de l'Instruction Laïque*, et tant d'autres. Le mouvement sportif ensuite jouera également ce rôle.

Or, ce mouvement socialiste, il est traversé de courants extrêmement différents, vous savez que la notion de parti politique en France n'existe pas avant les années 1900, et que le premier parti politique qui se structure à partir de la loi sur les associations de 1901, c'est le parti radical socialiste, et tout de suite après dans la foulée, c'est le parti socialiste SFIO. Ce parti socialiste, il est traversé d'une multitude de courants et ça va du courant le plus réformiste au courant le plus révolutionnaire. Et qui plus est, dans la ville de Marseille, ce courant socialiste est traversé, hélas, et c'est une tradition marseillaise, d'affrontements personnels extrêmement forts, de clanismes, de clientélisme, donc c'est cela dont va hériter le parti communiste à sa naissance en décembre 1920.

Parce que d'où sort-il le parti communiste ? Il sort du parti socialiste, donc les premiers militants communistes, ce sont d'ex-militants socialistes qui ont fait leurs écoles, qui ont fait leurs armes dans le contexte de la guerre, de la grande guerre, de la guerre sanglante, de la guerre impérialiste.

Et donc, vous allez voir trois types de militants qui vont pousser à l'adhésion du parti communiste dans tout le courant de l'année 1920.

Vous avez les gens qui sortent de la guerre et qui en sont meurtris. Par exemple, Sabiani. Vous en connaissez le triste destin ultérieur, mais il est un des fondateurs du parti, avec sa blessure au combat, avec sa brochette de médailles et en même temps son écoeurement de la guerre impérialiste. Sabiani, qui est un petit transitaire sur le port et qui va mettre toute son énergie à faire adhérer la fédération socialiste aux conditions de la Troisième Internationale.

Mais vous avez également, des gens comme Veyren par exemple. C'est un ancien séminariste qui s'est défroqué et qui est passé à la vie civile, qui est employé

municipal, qui est un espèce de saint, de saint laïque, de saint socialiste qui consacre ses activités à la fois à la philanthropie, à la franc-maçonnerie, à l'instruction laïque et au parti socialiste.

Et puis, vous avez des gens très jeunes qui sortent de milieux pas toujours prolétariens. Je pense à Gabriel Péri, par exemple, je pense à Carlier, un des premiers dirigeants de la Fédération, qui ont fait leurs études à Périer et à Thiers (*Lycées*) qui sont les fils de la petite et moyenne bourgeoisie marseillaise, qui vont adhérer sur la base de la découverte du marxisme, de la découverte de l'injustice sociale et de l'enthousiasme pour la révolution bolchevique.

Donc c'est cette troïka d'anciens combattants jeunes, meurtris par la guerre, révoltés, souvent d'origine prolétarienne, de vieux militants socialistes. (Veyren était le compagnon de Duverger par exemple), et puis de jeunes qu'on qualifiait d'intellos qui vont créer le parti à Marseille. Ils font adhérer la fédération socialiste avec les neuf dixièmes des voix en décembre 1920, cette fédération décide d'accepter les conditions de l'Internationale et d'adhérer au parti communiste. Donc début 1921, le parti communiste est créé à Marseille et objectivement il aurait dû emporter la totalité des adhérents de la fédération puisqu'au congrès, nos activistes avaient convaincu.

En fait, il n'en est rien, il n'en est rien, pourquoi ? Parce que le parti socialiste tel que je l'ai défini tout à l'heure avec tout son appareil, avec tous ses notables, avec tous ses élus, pensez par exemple à la personnalité d'un type comme Buisson qui était un petit industriel expert d'Aubagne et patron de la fédération socialiste, d'un réformisme absolu qui s'était compromis dans l'union sacrée jusqu'au cou. Pensez à un type comme Léon Bon par exemple, Léon Bon qui est un militant socialiste, on l'appelait "l'homme au saquet", il avait commencé à faire jouer au "saquet" rue Thubaneau, et il avait un triste passé, il a été accusé d'un certain nombre de compromissions et de malversations. Léon Bon c'est un type qui s'était fait avec une popularité extraordinaire, qui était arrivé à la direction de la fédération socialiste et qui a donné au jeune Pagnol, lequel Pagnol était professeur à Marseille à l'époque, le modèle pour la pièce de *Topaze*, qui va être jouée quelques années après. C'est un corrompu. Vous imaginez que ces gens-là ne vont pas mettre en œuvre leur enthousiasme au service du nouveau parti communiste. En plus, ils tiennent *Le Petit Provençal*, c'est-à-dire qu'ils tiennent le journal de la gauche, c'est pas un journal socialiste directement, mais c'est quand même le grand journal où écrivent les socialistes. Ils s'opposent à quoi ? Ils s'opposent au *Petit Marseillais* qui est le journal de Gaillard-Bourrageas, le journal d'une partie de la droite marseillaise.

Donc, les communistes en fait se retrouvent une minorité, une poignée d'activistes, songez que le premier congrès fédéral du parti des Bouches-du-Rhône se tient en décembre 1921 dans un bar à la Plaine. Dans un bar ! la conférence fédérale... Donc une secte, disent certains historiens, une secte peut-être, mais une secte extrêmement combative. Une secte qui fait peur parfois par sa combativité. Cette combativité, elle l'a justement et là j'en arrive au mot propre qui est le maître-fil de mon exposé : Marseille Propre. Cette aspiration à la propreté elle se dirige immédiatement contre les socialistes.

Et, il faut voir quel est le climat de cette année 1921. Vous savez qu'à l'époque la mode était de porter la contradiction, les uns aux autres, donc on laissait commencer la réunion de l'orateur adverse, puis on faisait irruption dans la salle avec quelques amis, en général, solides, puis on essayait de prendre la parole à son tour. Il y a des morts en 1921, on se tue à coups de revolver. Quand je dis, on, je devrais dire le service d'ordre socialiste tue des militants communistes à coups de revolver. L'atmosphère est dramatique de ce point de vue. Le parti socialiste ne veut

absolument pas laisser la place à cette secte d'"agités", je mets des guillemets, révolutionnaires, bolcheviques, etc.

Quel est l'atout du parti socialiste ? C'est qu'il vient de reconquérir la mairie en 1919 après une longue période de municipalité de droite : la fameuse municipalité Chanot, (celui du Parc Chanot). Les socialistes renouent avec le pouvoir municipal qu'ils avaient perdu au début des années 1900 : c'est cette fameuse municipalité Flaissière. Flaissière, c'est un docteur, docteur des pauvres, extrêmement respecté et réformiste, très opportuniste, très magouilleur dans une certaine façon mais honnête. Par contre, l'entourage de Flaissière, Bon et bien d'autres, sont des corrompus. Et si vous lisez les publications communistes des années 20, 21, 22, 23, ça tape systématiquement sur cette gestion municipale qui par ailleurs est une gestion de plus en plus clientéliste. La mairie, elle est pourvoyeuse d'emplois, donc sureffectif municipal mais attachement des gens qui sont recrutés, elle est également pourvoyeuse de voix.

C'est à cette époque-là qu'on ne sait pas combien il y a d'habitants à Marseille, parce qu'on estime que la mairie Flaissière a fait inscrire quelque chose comme 100 000 marseillais qui n'existaient pas, et les démographes évoquent aussi 100 000 à 200 000 Marseillais fantômes. Le maître d'œuvre de cette campagne, Marseille Propre, à l'époque, c'est Sabiani. Il faut bien comprendre ça pour bien comprendre la suite. Sabiani est un activiste, Sabiani a une équipe de dockers, et d'hommes du port extrêmement bagarreurs, et dévoués. Mais quand ça commence à jouer du revolver, il se retourne vers une partie des petites gens du milieu, du 4ème canton c'est-à-dire le revers du Panier, de la Joliette, et il commence à recruter des hommes de main pour faire face à ce qu'on appelait le Marteau, c'est-à-dire le service d'ordre socialiste. C'est à ce moment-là que commencent à la fois l'affrontement des communistes, Sabiani en tête, et la dérive sabianiste. Car en 1922,23, de Moscou, de l'Internationale, vous savez qu'à l'époque, le mouvement communiste fonctionnait d'un façon, disons, extrêmement directive, le mot d'ordre arrive : Front unique.

Front unique avec qui ? Front unique à la base avec les travailleurs socialistes. Or il n'est pas question de Front unique à Marseille : " On se tape dessus depuis 2 ans. Ils nous ont cassé la grève de 1920, la grande grève de 1920, ils n'ont pas soutenu nos camarades cheminots révoqués après la grande grève de 1920, ils nous cassent le terrain dans les campagnes électorales : donc pas de Front unique".

Alors, la direction du parti intervient en disant si Sabiani et son camarade Veyren ne sont pas d'accord avec le front unique, il faut mettre d'autres dirigeants à Marseille. Donc, il y a toute une période extrêmement agitée au sein de la direction fédérale où Péri, en particulier, s'oppose aux sabianistes. Donc, on a un congrès, au début 1923 où le parti éclate : il y a deux fédérations qui se créent : une fédération autonome qui va créer ensuite un parti communiste autonome dirigé par Sabiani et il y a la fédération, la toute petite fédération qui va subsister, dirigée par Carlier, dirigée par Péri et dirigée par quelques braves camarades, mais sans envergure politique, si vous voulez.

Donc, la majorité des communistes marseillais en 1923, pensent quelque chose qui se réclame toujours du communisme, mais qui n'est plus du communisme "officiel". Alors, Sabiani va jouer toujours la carte de la propreté. « Moi, je suis un homme propre. Si les communistes veulent faire l'unité avec des gens qui ne sont pas propres qu'ils la fassent. Moi, je suis un homme propre ». Et il avait réussi le tour de force en 1921 d'être le seul, le seul élu communiste du département. Il se fait élire dans son canton, conseiller général, en utilisant à la fois sa combativité révolutionnaire, son influence sur les milieux portuaires (puisqu'il est transitaire et qu'il a des contacts avec les dockers et inscrits maritimes). Et surtout, il faut bien le dire le clanisme corse. Qu'est-ce que c'est qu'un clan corse ? C'est dans l'île, une espèce de famille

tutélaire autour d'un féodal qui va protéger les petites gens, et en retour, va demander aux petites gens de les servir. Or, les travailleurs corses, qui sont ici, et qui ne sont plus dans un clan, et qui sont largués dans la nature, vont essayer de retrouver des structures de protection. Sabiani va essayer de leur en offrir un à travers sa présence d'élus et donc ça va fonctionner de cette façon. Il est toujours élu municipal puisqu'il avait été élu socialiste et qu'il était resté conseiller municipal communiste. Le voilà conseiller général, et il va donc pratiquer un clanisme, à sa façon, qui va lui assurer une assise de 20 ans sur ce 4ème canton : voilà la situation de 1923.

A partir de là, vous avez une phase de mortes eaux qui va durer de 1923 à 1933 : donc dix ans. C'est long dix ans, où il n'est pas question de jeter la pierre sur la qualité militante des communistes marseillais, et il y aura au contraire une somme extraordinaire de dévouement et d'enthousiasme. Mais cette somme ne se traduit pas par des résultats électoraux à l'échelle de leurs ambitions. Le parti oscille, que ce soit les élections cantonales ou les élections législatives de 1928 ou 1932, entre 5 et 10 %. Et quand il atteint 10 % dans certains secteurs, il est heureux. Et encore ne les atteint-il qu'à travers la personnalité de certains. Par exemple, quand Péri se présente, Péri est très connu dans les milieux communistes, mais au-delà il n'est pas connu. Imaginez Péri dans la campagne électorale de 1928 par exemple. Il est face à un socialiste qui est un socialiste tout à fait unitaire. Ce sera plus tard un des protagonistes du Front Populaire, mais c'est ce socialiste qui avait dit à Léon Blum : « Toi, tu ne peux pas te présenter à Marseille parce que tu n'es pas capable de boire 40 mominettes par jour. » Et c'est sur cette base de popularité entre autre qu'il a été l'élus de la Belle de Mai. Il est évident que c'était pas le registre de Gabriel Péri, ça, par contre, c'était le registre de Sabiani. Sabiani, en 1928, est élu député et c'est le seul député, je ne dirais pas communiste puisqu'il est communiste autrement. Mais c'est le seul député rouge du département. Il a suffisamment influencé le parti, pour qu'au second tour le parti se désiste pour lui. Donc vous imaginez à quel point la situation est compliquée, et tout ce qu'elle évoque de "cuisine interne". Je parle un peu de cuisine interne, mais vous, les vétérans, vous comprenez ce que ça veut dire.

La direction du parti ne fait pas confiance aux militants locaux. La réputation de Marseille commence à être trop difficile à percevoir, donc on envoie des cadres pour "corriger". Les dirigeants communistes des années 23,33 sont tous des extérieurs. Ce sont des extérieurs proches, par exemple, on envoie souvent, on envoie plusieurs mineurs du bassin minier du Gard, le plus connu c'est Adrien Mouton qui sera ensuite député d'Arles. Mais on envoie de Paris, on envoie de la région lyonnais. Ils sont relativement mal reçus. Non pas qu'il y ait une xénophobie marseillaise à l'égard de l'extérieur, mais parce qu'ils ne connaissent pas le terrain, pas les mentalités. Ils ont beaucoup de difficultés, et donc ça ne colle pas. Par contre, ces cadres venus de l'extérieur sont en symbiose avec les militants communistes marseillais parce qu'ils appliquent systématiquement la politique "classe contre classe", c'est-à-dire seul contre tous. Et, au premier chef, seul contre les socialistes. Et voilà qu'en 1929, c'est là où le grand virage s'opère, en 1929, les socialistes décident de se débarrasser du vieux maire Flaissière qu'ils jugent trop personnel et de faire monter Tasso. Tasso, c'est un petit industriel, militant socialiste de longue date, extrêmement réformiste qui a eu des responsabilités nationales, violemment anti-communiste ; Tasso va commettre la maladresse de présenter une liste socialiste contre Flaissière. Or le socialiste Flaissière avait la majorité à Marseille presque seul, il suffisait qu'une partie des radicaux se joignent à lui pour qu'ils aient la majorité absolue. Alors, Sabiani, là, va jouer à un jeu très intelligent, et ça nous rappelle certains aventuriers modernes que Marseille a connus et qui sont sans principes, (il y en a maintenant, je pense à quelqu'un dont le nom commence par T par exemple).

Sabiani propose à Flaissière de faire liste commune, et donc nous avons une liste qui va emporter la municipalité, qui est composée des communistes autonomes et de Sabiani avec ses "gardes rouges", ses "phalanges prolétariennes" comme il disait, il y a bien entendu Flaissière qui disait : « Je suis le maire socialiste, je suis le maire de tous les Marseillais, avec tout le bien que j'ai fait, on me lève du milieu, donc votez pour moi. Je suis le vrai socialiste », et puis un parti de la droite qui commence à se dire : "là, il y a de quoi placer nos hommes", et en particulier un certain nombre d'amis des armateurs qui, sous roche, ont compris que Sabiani était intéressant et commencent à le financer. Toute cette campagne se passe sur le thème de la propreté : Marseille Propre, et c'est Sabiani et Flaissière qui mènent la campagne. Ils sont élus et le parti fait un score pas ridicule mais extrêmement faible.

A peine élus, le thème de la propreté va ricocher d'une façon dramatique sur Sabiani et c'est cette série de scandales dont vous avez entendu parler. Je ne rentre pas dans les détails, Carbone, Carbone qui descend un souteneur et se fait passer pour un petit saint. Ensuite, une agression contre des encaisseurs sur des terrains de la Bourse où Sabiani, en personne vient défendre les accusés parce que parmi eux il y a le frère d'un de ses adjoints. Et, c'est à partir de ce moment-là que la presse nationale commence à coller à Marseille la réputation de Chicago : Marseille-Chicago.

Et c'est à ce moment-là que Sabiani va s'entourer ostensiblement d'un service d'ordre modifié : jusque là, il recrutait habituellement que parmi les dockers ou parmi les inscrits maritimes rouges du port, mais il recrute maintenant parmi la pègre : Carbone et Spirito sont ses deux acolytes majeurs. Or Carbone et Spirito ne sont pas des rigolos, c'est un des aspects les plus importants de la restructuration du milieu marseillais. Jusque-là le milieu marseillais c'était un milieu, je puis dire artisanal, quartiers chauds, prostitution, un tout petit peu de trafic de drogue. A partir de 1930, avec le développement des liaisons transatlantiques, ce milieu va se structurer d'une façon import-export, si je puis dire, traite des blanches en exportation et drogue en importation. Et donc pour tenir le port, il faut tenir les syndicats, pour tenir les syndicats, il faut quelqu'un qui politiquement puisse ou duper ou matraquer les opposants : ce sera Sabiani. Sabiani dupe encore une partie des dockers ou des marins parce qu'ils le croient rouge et les autres, il les casse. Et il les casse physiquement et c'est ainsi que Sabiani fait en sorte que ses hommes s'emparent de la CGTU du port c'est-à-dire des dockers et d'une partie de ses hommes essaient de contrôler le syndicat des inscrits maritimes qui lui, était plutôt tenu par les CGTistes c'est-à-dire les réformistes socialisants.

Donc, à partir de là, le tout petit parti communiste va se battre avec une énergie, une détermination, et avec un courage physique extraordinaire contre les sabianistes en leur disant : « c'est vous les corrompus, c'est vous les pires des corrompus. Certes les socialistes traînent des casseroles mais ils vont relativement dans le sens de l'Histoire tandis que vous, en vous commettant avec les armateurs, en vous commettant avec le milieu, non seulement vous souillez l'image du prolétariat marseillais mais vous rendez un mauvais service à la ville, y compris à la bourgeoisie marseillaise parce que vous les déshonorez aux yeux de la France entière et que vous portez atteinte à ses capacités économiques. »

Et c'est à partir de là que va commencer le redressement du Parti Communiste. Vous le voyez, il ne s'agit pas d'un redressement pour le redressement, il s'agit d'un redressement en fonction d'une situation nouvelle. Or, cette situation nouvelle comme le disait tout à l'heure Pascal, coïncide avec l'avènement au pouvoir des nazis en Allemagne. Depuis des années et des années, la gauche marseillaise et pas seulement les communistes étaient rassemblés autour des anti-fascistes italiens : par exemple, Pietro Nenni était ici, il était violemment anti-communiste mais il était ici et

il était anti-fasciste. De très nombreuses manifestations avait rassemblé la gauche marseillaise, y compris Sabiani, contre les fascistes et parfois d'une façon extrêmement violente. Je pense en 1925, en particulier à la venue du général de Castelnau qui était invité par les ligues marseillaises par les ligues fascistes. De Castelnau avait une réputation abominable dans le Midi, parce que c'était le général qui avait porté le discrédit sur le 15ème corps en 1914, vous savez ce corps composé de Méridionaux, qui avaient dû battre en retraite, hachés parla mitraille, envoyés au combat par des chefs irresponsables. Et la presse française s'était déchaînée en disant : « ces Méridionaux, ils ne savent pas combattre. » De Castelnau ne peut pas parler à Marseille, ses amis se sont faits "pourrir" : trente mille personnes avec une armada de dockers en première ligne, avec le crochet, qui les ont "fondus". Cela a été une véritable dérouté. On a cogné du fasciste dans les rues, depuis le haut de la rue Paradis, pendant toute une soirée, devant une police complètement débordée. \_Donc le sentiment anti-fasciste existait, mais il existait dans la division et il existait aussi seulement par rapport aux fascistes français et aux fascistes italiens voisins. Or, là, avec l'avènement du nazisme se produit quelque chose, un peu comme nous le ressentons aujourd'hui. C'est que Mussolini apparaissait quand même, comme quelqu'un de relativement bonne compagnie pour beaucoup de gens après tout, mais avec les nazis c'est autre chose. C'est ce que nous ressentons aujourd'hui, nous ressentons qu'il y a l'œuvre en Europe maintenant des forces qui sont profondément hostiles à la démocratie, qui s'organisent, qui se coordonnent et la jeunesse l'a senti instinctivement. C'est ce qui l'a jetée dans la rue. Pour employer les grands mots... Ca fait pathos, mais véritablement la démocratie est en danger et il faut réagir. C'est ça qui s'est passé en 1933 lorsque les nazis ont pris le pouvoir en Allemagne, et comment cela n'aurait-il pas été ressenti à Marseille face à Sabiani. Puisque le drapeau d'Hitler c'était quoi ? C'était le drapeau rouge. Vous les avez tous vu les drapeaux allemands. Hitler a enlevé le drapeau allemand noir, jaune, rouge et l'a remplacé par le drapeau rouge sur lequel il avait balancé la « svastika », la croix gammée raciale. Mais il se réclamait du national socialisme comme Sabiani d'où cette constitution des comités anti-fascistes dirigé par le Parti communiste et qui vont immédiatement rassembler. Je ne dirais pas spontanément, mais parce ce que ça correspondait à un désir vital de faire front. Alors l'homme, l'homme de la situation, là c'est Cristofol. Il arrive en 1933, il est douanier, c'est un catalan. Et on ne sait pas qu'il est communiste, non pas qu'il s'en cache mais il est connu essentiellement comme militant syndical et militant anti-fasciste : mouvement Amsterdam-Pleyel et lutte pour sauver Dimitrov. L'autre homme clef, c'est un militant syndical qui lui aussi arrive à Marseille à ce moment-là, c'est pas un méridional, mais c'est Charles Nédélec, qui lui avait été mandaté pour essayer de reconstituer, enfin, de remettre en état de marche la CGTU qui battait de l'aile et qui va épauler en milieu ouvrier directement Cristofol dans son action anti-fasciste. Et donc, ça monte à travers toute l'année 33, avec des signes avant-coureurs qui ne trompent pas : un certain nombre de grèves revendicatives très très dures, en particulier dans la réparation navale.

On sent que quelque chose se passe, la crise a frappé Marseille avec quelques années de retard par rapport au reste de l'Europe et de la France, mais elle commence à frapper très durement et ça réagit : début 1934, et c'est là le grand tournant. Début 1934, le coup de force raté des ligues fascistes à Paris : Marseille s'interroge, 12 février, deux manifestations des socialistes et de la CGT, et une manifestation des communistes et de la CGT-U ; et elle se rejoignent spontanément. Et elles manifestent : 100 000 personnes sur la Canebière, pas de problèmes, pas de désordre, une force tranquille, puissante. L'après-midi, les fascistes manifestent sur la Canebière, se heurtent à la police, tirent. Immédiatement, par milliers, les

travailleurs marseillais, alertés, descendent et se heurtent aux fascistes : une nuit d'émeutes sur Marseille, des morts à nouveau, mais dans le combat il y a quelque chose de nouveau qui est né. Et ce quelque chose de nouveau qui est né c'est le désir de l'unité en oubliant les erreurs ou les lacunes mais l'unité parce que c'est le seul outil pour faire front au fascisme. Et dans l'idée des travailleurs marseillais, il y a cette idée que l'unité, elle est en même temps nécessaire au plan syndical pour obtenir un certain nombre de conditions de vie décentes. Donc, il y a eu en ce début de l'année 1934, dans le même élan, si je puis dire, un énorme développement du mouvement des revendications. Par exemple, un affrontement sur la Canebière, où Cristofol est blessé et arrêté par les forces de police, et il va être viré des douanes pour avoir amené six cent douaniers à manifester. Et Cristofol va devenir le symbole, à la fois du mouvement anti-fasciste et de la répression patronale.

Et donc, il y a un rassemblement qui est à la fois un rassemblement revendicatif, syndical et un rassemblement politique. A ce moment-là, autour je ne dirais pas du parti communiste, mais de militants communistes c'est-à-dire de gens qui ont œuvré là où ils devaient être. Cristofol a commencé à œuvrer chez les douaniers par exemple, Nédelec a commencé à œuvrer dans les milieux des travailleurs de l'industrie privée. Ce mouvement a une telle ampleur, a une telle puissance à Marseille que, enfin, en 1934, c'est-à-dire un mois et demi avant la signature sur le plan national d'un accord socialiste et communiste, les fédérations socialistes et communistes des Bouches du Rhône, à l'initiative du rayon communiste de Marseille et des sections socialistes de Marseille signent un pacte d'unité d'action. C'est un événement extraordinaire compte tenu des tensions antérieures et des affrontements, y compris violents. Cet événement peut s'expliquer par trois raisons : la première raison, c'est le discrédit jeté sur Sabiani qui tout communiste autonome qu'il était n'a pas appelé à manifester en février 1934 et dont un certain nombre d'hommes de main se sont mêlés aux trublions fascistes. Le deuxième élément, c'est l'arrivée de Billoux, il ne s'agit pas de faire un culte de la personnalité, ce n'est pas un homme qui peut changer des conditions. Mais l'arrivée de Billoux, qui arrive en juin 1934, envoyé par la direction du parti pour mettre un peu d'allant, un peu d'ordre dans la fédération, a été très importante.

L'arrivée de Billoux va être l'arrivée d'un homme jeune, énergique, trempé à ce qu'est l'appareil communiste. Il avait été violemment critiqué pour avoir suivi la politique sectaire du groupe Barbé-Célor, classe contre classe, et en quelque sorte on l'envoyait un peu faire ses preuves. On l'avait d'abord envoyé en Alsace, puis il arrive à Marseille. Vous imaginez, Billoux ne connaissant absolument pas Marseille. Janvier 1934, il réunit les communistes marseillais, ils sont 83, 83 camarades et un mois après vous avez 100 000 personnes dans la rue... Quatre mois plus tard, vous avez un pacte d'unité d'action qui est signé. Là, véritablement, à cette époque-là, il y a quelque chose de prodigieux qui se passe. Le mot "laboratoire" est vraiment le mot employé qui va entraîner sur toute la situation française. Dans la foulée, il y a cette fameuse élection de Cristofol, à l'automne 1934. Cristofol se présente comme conseiller d'arrondissement dans un secteur qui est autour du quartier Centre et de la Belle de Mai. Le sortant est un socialiste, le socialiste a passé la main à Pépé Duchemin, comme on l'appelait, qui est un vieux militant socialiste, franc-maçon, et laïque. Et Duchemin arrive quelques voix en dessous de Cristofol. Et alors, toute la fédération socialiste dit officiellement : « il faut voter communiste mais en sous-main ». Et c'est là où l'on voit le poids de l'unité, et Duchemin, qui était un homme honnête dit : « il faut voter communiste, je fais campagne pour les communistes. » Et pour la première fois, depuis l'élection de Sabiani en 1922, un communiste est élu à Marseille dans la

circonscription la plus populaire et la plus ouvrière. Enfin, une des plus ouvrières. Et, il est élu avec un report total des voix socialistes.

Donc, là, il y a quelque chose de décisif qui se passe. Le Parti Communiste peut devenir un des éléments du mieux vivre quotidien : « on n'a qu'une vie ! ». Un des éléments qui peuvent permettre d'assurer un avenir qui ne soit pas seulement la révolution avec un grand « R » mais qui soit, le mieux vivre. Donc, ça pose vraiment le problème du réformisme. Et pour la première fois on en discute : est-ce que c'est être réformiste que se dire : "est-ce qu'il faut jouer le jeu de l'élection municipale, du soutien à un gouvernement" ... Et se profile la perspective des élections de 36 avec la possibilité d'un gouvernement oeuvrant enfin dans le sens des intérêts populaires.

Parallèlement, et c'est là l'œuvre de Billoux, mais dans la foulée de cette combativité marseillaise, Billoux dès février 34, vu ce qui se passe, dit qu'il faut reconquérir le port. Alors le port c'est les sabianistes et les socialistes qui le tiennent par la force. Il confie cette tâche à Gagnaire, dont vous avez tous connu la simplicité, la bonhomie et la jovialité. Gagnaire que l'on salit, on lui invente dans la presse bourgeoise ou sabianiste, des condamnations de jeunesse, on dit que c'est un voyou... Gagnaire, avec une poignée de militants, mais extrêmement énergiques, c'est-à-dire sachant à l'occasion employer les mêmes méthodes brutales que les autres, arrivent en une année à reprendre le port à la fois par la défense patiente des revendications (y compris les plus minimes) et puis par savoir s'imposer dans le rapport de force. Donc, ce poste-clef qu'est le port, est reconquis par un syndicalisme ardent, syndicalisme qui va tout naturellement vers la fusion, en cette année 1934.

Les cheminots sont les premiers à organiser la rencontre, puis la fusion des fédérations CGT et CGTU des Bouches-du-Rhône, et puis ça suit de partout. Ce qui fait qu'au début 35, on a un mouvement syndical unifié, ce qui est une arme extraordinaire, qui va là aussi donner de grandes idées au mouvement syndical français (lequel, va s'unifier de la même façon). Alors l'année 35, c'est l'année de la lutte pour la propriété de Marseille. Sabiani a osé dire : « Carbone et Spirito sont mes amis ». On sait qu'il est soutenu par une partie de la bourgeoisie marseillaise, en particulier par *Le Petit Marseillais*, et par les armateurs. Il faut le liquider, il faut le battre aux élections municipales. 1935, élections municipales. Alors, là se pose le problème de l'unité. Certains communistes disent, là il faut faire liste commune avec les socialistes. D'autres disent, il n'en est pas question. D'autres disent, il faut qu'on présente nos listes au premier tour et qu'on se désiste au second tour. C'est ce qui est adopté en définitive. Donc le parti sait qu'il, en adoptant cette politique unitaire, n'aura pas la municipalité, qu'il va donner aux socialistes. Mais il va la donner dans un rapport de force socialiste. C'est pas le grand amour pour Tasso, qui est la tête de liste socialiste mais on décide d'aller à la bataille chacun sous ses couleurs, et au second tour, on décide de se désister dans chaque secteur pour le candidat de gauche le mieux placé. Et c'est ainsi qu'en 1935 les sabianistes, Sabiani, premier adjoint, mais maire de fait, sont virés de la municipalité. Alors là, Sabiani passe ouvertement au fascisme le plus manifeste, et il adhère au mouvement de Doriot au PPF et il ne cessera de saluer, lui, l'ex militant rouge, de saluer la nation, et d'aller manifester pour Jeanne D'Arc, et de saluer le bras levé etc. 1936, c'est non seulement la bataille pour Marseille propre et la reconquête de la municipalité mais c'est également donc dans un rapport à l'unité difficile.

C'est également la bataille pour l'Espagne républicaine. Et là on comprend l'intérêt d'avoir reconquis le port. C'est parce que les camarades de la CGT tiennent le port de Marseille que Billoux, le jeune Cermolacce, Cristofol et tant d'autres vont au pouvoir. (Ici, il est question du jeune Cermolacce, attention pas de confusion avec l'oncle de Paul, Sylvestre Cermolacce qui, lui, était un militant communiste passé au

sabianisme). Ils ont fait en sorte que le port de Marseille soit une véritable base stratégique pour approvisionner l'Espagne républicaine, en médicaments, en nourriture, mais aussi en armes (malgré la non intervention). Et vous savez que Billoux, même, sera détaché par le parti pour aller pendant plusieurs mois, en 1937, vivre et agir en Espagne, en confiant donc la responsabilité à des jeunes militants formés sur le terrain (c'est la première fois au fond qu'on a une véritable direction issue du prolétariat marseillais). Je pense en particulier à Doize, qui a adhéré à la fin des années 30 et qui monte aux responsabilités à ce moment-là. Et donc, on va avoir jusqu'à la guerre quelque chose d'assez compliqué parce que c'est l'unité et en même temps c'est le combat. Et les syndicalistes, ici, imaginent ce que pouvait donner cette CGT unifiée, où il fallait constamment ramer pour que les socialistes ne débesquillent pas les camarades en disant : « Oui, mais il est trop marqué politiquement, oui mais Nédelec fait parti du comité central du Parti Communiste, est-il bon qu'il soit secrétaire fédéral de la CGT... ». Et dès que les circonstances politiques rendront cette unité plus difficile, je pense en particulier à l'année 38 et avec le tragique épisode de Munich on verra les autonomes, comme on disait, c'est-à-dire les ex-cégétistes essayer de substituer à la direction de militants communistes, comme Nédelec, une autre direction. De la même façon, dès 1937, Tasso, le maire, se présente à une élection cantonale pour empêcher un communiste d'être élu. L'unité, comme on dirait, est un combat.

Mais l'apport historique essentiel de cette époque-là c'est cette rupture qui a été opérée dans une mentalité : de seuls contre tous : communistes purs et durs, à communistes avec les autres sans illusions, en toute lucidité mais pour faire avancer avec un horizon à long terme qui est celui de la transformation sociale totale mais avec un horizon non seulement à moyen terme mais à court terme qui est celui du mieux vivre. Je prends un seul exemple et je m'arrêterai là-dessus. La Mutuelle, le secteur mutualiste qui est important, et dont Marseille a été un des berceaux, eh bien la Mutuelle, sa naissance c'est 1936-1937. C'est-à-dire que c'est un des acquis du Front Populaire. Donc vous comprenez mieux l'adhésion d'une grande partie de la population marseillaise à cette politique-là et cette adhésion va se poursuivre tout naturellement à travers le combat anti-fasciste de 1939-1945, mais au-delà avec les conquêtes de la libération. Et, ce sera mon dernier mot. Et cette conquête-là qui enthousiasme une partie de la jeunesse, c'est ce qui nous manque cruellement aujourd'hui. Parmi cet élan de la jeunesse, combien de héros et d'héroïnes de la résistance. Je pense à cette jeune héroïne, Mireille Lauze par exemple. Mireille Lauze, qui avait adhéré à l'UJFF en 1936 à 16 ans. Combien de jeunes ont adhéré à ce mouvement-là en 1936. Parce que ça unissait à la fois la perspective révolutionnaire et la perspective la plus simple du mieux vivre. On allait enfin pouvoir partir en vacances ! Donc cet apport historique qui est extrêmement important : comment ne nous sentirions-nous pas aujourd'hui concernés par lui ? Comment ne pourrions-nous pas avec cet apport, à nouveau galvaniser la jeunesse. La jeunesse, elle a réagi avec sa vision du monde, qui n'est peut-être pas tout à fait la nôtre. Mais elle a réagi, je dirais presque spontanément contre le fascisme. Et cette réaction contre le fascisme, il serait absolument incompréhensible qu'elle ne rencontre pas le courant communiste, qui par définition, est un courant humaniste, anti-fasciste, et en même temps un courant de ce que la vie offre de plus positif.

[1] Le mouvement communiste à Marseille a été remarquablement étudié par les travaux de Robert Mencherini, Jean-Claude Lahaxe, et par les collaborateurs de la revue *Promemo*, (antenne du dictionnaire Maitron pour la Provence).